ACROSS
Journal of Interdisciplinary Cross-Border Studies
Vol 10, No.6, 2026
Du sensible dans le temps et l'espace canadiens

Vivre dans l'espace sensible de la différence: Caroline Dawson, *Là où je me terre* (2020)

Carmen ANDREI
Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie
carmen.andrei@ugal.ro

Résumé
Mon article porte sur le récit autobiographique *Là où je me terre* (2020), le roman de début de Caroline Dawson, voix littéraire éteinte prématurément (2024). De par le titre doublement connotatif pour l'espace et le temps sensibles, je m'intéresserai aux représentations proxémiques dans l'optique de l'enfant chilien transplanté en terre québécoise, suite à la décision de ses parents de fuir le Chili de Pinochet (décembre 1986). Ce sera un long voyage d'une *Weltanschauung*, dès la tendre enfance (7 ans) jusqu'à l'âge mûre. Plante anaérobe au début, Caroline prend racine et son destin portera de beaux fruits: à la trentaine la narratrice est devenue sociologue, enseignante, blogueuse engagée, mère de deux enfants issus d'un mariage multiethnique. Le parcours de la transfuge de classe, « avalée des avalés » entame un dialogue interculturel avec d'autres, français, tels que Didier Eribon ou Annie Ernaux vers la consolidation d'une identité lumineuse, table, kaléidoscopique, plurielle assumée sans tares ni rancune aucune, bâtie dans une terre-culture appropriée et dans l'espace des transformations sociales, politiques, intellectuelles et affectives, émotionnelles somme toute. Dans le jeu des différences (de classe, de race, d'habitudes alimentaires et de pratiques culturelles), elle ne devient pas seulement l'immigrante parangon, modèle qui s'efface au profit de la classe supérieure blanche et riche, mais affirme ouvertement une identité autre, tout aussi riche en vécus et espérances.

Mots-clés: exil, identité, proxémique, histoire, autofiction

1. Préambule

Caroline Dawson fut de formation sociologue, enseignante au cégep, militante engagée – une voix des sans-voix, la porte-parole des marginaux sociaux – blogueuse, grande lectrice, écrivaine bien en voix, dont la voix a été malheureusement éteinte par une maladie incurable violente (ostéosarcome diagnostiqué en 2021 et mort douloureuse en mai 2024). *Là où je me terre* (parution aux Éditions du remue-ménage en 2021[1]) connaît un destin heureux, une bonne réception auprès du grand public, un succès d'estime significatif: une adaptation sur scène en 2023 au théâtre de La Bordée renforce la notoriété du livre et un album de jeunesse *Partir de loin* (édition de La Bagnole) montre avec évidence l'accueil plus que favorable. Il reçoit le Prix littéraire des collégiens (2022). Ensuite, elle donne un recueil de poèmes dédié à son fils, *Ce qui est tu* (Éditions Triptyque de Montréal, 2023).

[1] Toutes les citations sont tirées de cette unique édition.

Il convient de mentionner de prime abord que ce fut un double projet de l'écriture: d'une part, Caroline Dawson souhaitait faire de sa mère un personnage, un vrai et non pas l'une de ces femmes de ménages latino-américaines quelconque) et d'autre part, elle voulait à tout prix léguer une histoire à sa fille, assurer la filiation maternelle (le livre est d'ailleurs dédicacé à sa « reine », Bérénice – qui porte le nom d'un personnage emblématique dans la littérature québécoise, l'héroïne de René Ducharme du roman *L'Avalée des avalés*, je reviendrai sur le dialogue interculturel). Dans ses interviews qui suivent de près la parution du livre en sont un témoignage important.

2. Question de style et de genre littéraire

Le livre est écrit linéairement sur le mode de l'introspection sociologique, dans le sillage des ouvrages plus que pertinents du genre, mais même sans s'arroger ouvertement des velléités littéraires particulières, il émeut, provoque l'empathie, s'inscrit dans une production littéraire. Une voix littéraire naissait, un talent qui promettait beaucoup si la maladie n'avait pas coupé court les ailes d'une écrivaine de talent. Il porte explicitement sur la couverture l'étiquette « roman » sans en être un au sens de la narratologie post-genettienne classique.

Le *je* de l'enfant des migrants devient le *nous* de la jeune génération, la deuxième génération des migrants qui s'intègre non sans difficulté, mais la certitude est là. On n'est plus dans le *Speak white* de Michèle Lalonde, on n'est plus dans le discours de la Révolution tranquille des bipolarismes tellement galvaudés comme dominant-dominé, classe blanche-classe des immigrants. Nous soulignons cependant le fragment du *party* dans l'une des maisons où sa mère fait le ménage, la jeune fille Caroline se trouve dans une situation de gêne, d'humiliation « de classe » qui la fait prendre la fuite. Jeune étudiante, Caroline Dawson décide de se solidariser avec les démunis, le réflexe de ramasser les déchets et la misère des autres, nettoyer pour aider sa mère, à aider proprement dit, ne le quittera jamais – un autre indice des « acquis » héréditaires de race, d'immigrants.

Par ailleurs, elle affirme ne pas avoir écrit un récit, mais une histoire fictionnalisée puisqu'elle n'a pas assez de confiance dans la [sa] mémoire. Dans ce sens, il s'agit d'une vraie et authentique balade littéraire. Écrire ce livre, la fait revivre les blessures de l'immigration à l'âge adulte – des flashs sillonnent tout épisode – « aiguiser une seconde fois », avoue-t-elle.

Pour revenir à ses entretiens télévisés[2], il sied de saluer la façon dont elle *se* raconte, avec franchise et lucidité, modestie et pertinence: elle nuance son parcours identitaire – on n'a pas affaire au ressenti d'une traîtresse, mais à une ascension valorisée, une réussite méritée. Je souligne le fait qu'elle y parle d'une « espèce de détermination » pour s'intégrer, dans ces termes directs – « vengeance de l'intégration des autres Carolines » et que la réception du livre – un retour extraordinaire de la part de ses lecteurs – identification non pas seulement empathique, mais sympathique (sentiment de connivence, de partage du vécu, des mêmes expériences), de quelque chose d'universel dans l'histoire de l'immigration lui donne le courage de réaffirmer ses propos et flatte son ego auctorial.

[2] Deux interviews ont particulièrement retenu mon attention: le premier, disponible sur https://www.youtube.com/watch?v=r-7G4zDRkSc et le second est sur https://www.youtube.com/watch?v=LlnjXz1Mq8w.

L'incipit vaut que l'on insiste sur les aléas politiques chiliens, voire les méfaits de l'Histoire d'origine qui débraient la destinée de la famille: l'annonce faite par les parents tombe comme un coup de matraque dans la tête de l'enfant – « transie par la fatalité qui venait d'être prononcée) (p. 12), « c'est moi qu'on dépossédait » (p. 13). Après mûre réflexion, la famille décide de fuir le Chili du dictateur Pinochet, de s'offrir une chance de vivre dans un ailleurs libre.

> Face à l'appel du néant [*idée du suicide frôla l'imaginaire d'une fillette, sic!*], j'ai fait le premier choix qui compte. La vie qui s'étirait devant moi a pris toute la place. Je venais d'avoir sept ans et de poser mon premier acte de fois envers le monde qui s'étalerait désormais comme une perspective étrangère, un point de vue inconnu. (p. 14)

Ou encore: « J'avais sept ans la première fois que j'ai décidé de ne pas me tuer », doublé d'un aveu immédiat: « je me suis arrachée à mon passé en même temps qu'on me déracinait. » (p. 14), ce sont là des assertions directes d'un vécu infantile, enfantin dans la normalité « normale ».

Suit le voyage, le premier vol (je note en passant la légère poésie du texte lorsqu'elle éprouve le sentiment d'être suspendue, d'être « une vapeur d'eau », p. 21), mais il convient de noter en passant également la deuxième crise identitaire – perte de la foi catholique (« J'ai arrêté de croire en Dieu et en une destinée prédéterminée », p. 22). L'objet transitionnel ou le premier cadeau par procuration pour « oublier », pour ignorer la situation anxiogène est « une vraie Barbie » qu'elle reçoit, l'analogie n'est pas loin: elle se sent elle-même comme une poupée dans ce nouveau monde inconnu.

Dans « Les étoiles du Nord nous rappelle la mort » il ressort fortement des rapports analogiques avec le roman de Kim Thuy, *Ru* (les *boats people*): dès l'aéroport, les nouveaux arrivés sont ahuris par les formalités, la peur-panique s'installe à la simple vue des « agents de la paix », ils demandent de l'asile politique, mais le choix entre le Toronto anglophone et le Montréal francophone est délicat. Installée avec la famille à l'hôtel Ramada (asile et prison) le premier contact avec la télévision amène la protection, la première voix qui lui parle de son chagrin est Passe-Partout, personnage télévisé. D'autres émissions induisent l'identification et la projection, par le biais de la langue-découverte, des animations. La télévision devient ainsi gardienne, éducatrice, « seule amie », p. 43, l'écran qui permet l'isolement puisque les enfants se sentent frustrés, leur intégration refusée dans la rue. Une brèche dans la clôture de l'hôtel permet aux cinq membres de la famille de s'échapper temporairement, un « judas » inespéré et inattendu (p. 34), furtivement, cette brèche est manifestement métaphorique, elle représente une bouffée d'air frais.

Par ailleurs chaque chapitre, fragment racontant un événement, chaque unité de signification, finit de façon circulaire, est bouclé par une chute, à titre de simple exemple, je cite: « Même abîmée, je pourrais probablement prendre racine ici aussi. » (p. 30)

De surcroît, les titres des chapitres sont, eux aussi, accrocheurs: « La liberté n'est pas une marque de yogourt » regroupe des fragments qui raconte l'histoire banale d'une petite envie et fait un clin d'œil complice à la fratrie. Par solidarité nationale et humanisme chrétien, la famille de Caroline est hébergée temporairement chez des compatriotes malgré la pauvreté et la promiscuité du logement. Ici, le plaisir gustatif frôle l'envie et la petite fait une intrusion dans le frigidaire des hôtes, ce qui déclenche la honte et l'opprobre pour cette violation enfantine de l'intimité.

3. L'école comme *différence*

Caroline adore ***l'école*** (malgré de malheureux épisode de la déconfiture au Chili, voir notamment « Au clair de la lune », p. 60, ordre, la punition la rendant éminemment une insoumise), elle en fait une sorte d'addiction, la motivation interne est là, tout en sachant que l'intégration passe par l'appropriation d'une langue et d'une culture. Dans la classe de francisation et « *la mosaïque multiculturelle canadienne fantasmée* » elle devient « *une super réfugiée modèle d'intégration réussie* » (p. 64)[3]. L'inadéquation foncière avec l'environnement scolaire de la première enfante connaît une modulation, indépendance et originalité se dissimulant sous l'obéissance – éviter de « sortir du lot », exercice d'auto-coercition – « La retenue est devenue ma posture » (pp. 65-66). À huit ans, écolière, elle décide de s'aliéner consciemment et consciencieusement de sa culture d'origine, la raison en est expliquée dans des termes simples pour ne plus goûter à « *l'amertume de la différence* ». La réflexion qui prend les habits d'une confession est poignante: « Mon intégration d'enfant immigrante a passé par la honte de ce que j'étais, le rejet de ce qui me constituait et une série de petites trahisons [ne plus être « *mangeux de marde* »] envers moi-même et mes parents » (pp. 68-69), ***l'école-refuge*** où tout est réglé donne des assises de sécurité (p. 93). Accepter les différences de classe et les injustices sociales passera par l'apprentissages de nouvelles odeurs et goûts, le renoncement dans l'espace public des odeurs matricielles (habitudes alimentaires) et adopter l'américanité maquillée québécois des repas industriels (mépris pour le « *lunch pantoute* » d'un collègue Tommy, p. 106).

Du labeur des parents (faire le ménage, nettoyer les toilettes des institutions, « laver le sale et le souillé des autres », p. 85) apparaît le désir des enfants de renaître des cendres d'un passé socialement correct, des cendres du travail rude de leurs parents, une sorte de solidarisation immanente, intrinsèque, inscrite dans leur gènes, désir de s'élever, changer de classe sociale. Après avoir connu la misère de la rue d'Hochelaga, la famille s'installe dans un nouveau quartier d'immigrants plus aisés, s'achètent une maison, ils ont enfin un « chez eux »: « Ça sentait chez nous. Ça sentait l'immigrante, ça sentait le sacrifice, la communion, l'hostie », la comparaison à connotation religieuse fait sens. Encore est-il que les deux petits, Caroline et son frère cadet (Nicolas, devenu lui aussi écrivain) vivent dans l'insécurité affective des longues soirées solitaires où les parents travaillent tard ou de nuit, ainsi que le frère aîné.

La décision d'endosser une identité complexe, fabriquée, de fille bien rangée, effacée, parangon pour le milieu proximal et de rebelle douce et tranquille apparaît naturellement et avec évidence:

> Sur le qui-vive, j'ai passé mes journées à perfectionner mon numéro, à peaufiner mon personnage. Je continuais mon manège même quand je n'étais pas observée, même dans l'obscurité. Ma prestation était irréprochable. À la nuit tombante, j'étais exténuée.
>
> Pour éviter que ça se produise, j'ai poli tout ce qui pouvait attirer l'attention, effacé ce qui sortait de la normalité. Nettoyé ce qui ne faisait pas partie de leurs points de référence. […] J'ai donc appris à me tenir à la pénombre, à vivre à contre-jour, à mener une vie reflet. À ne plus jamais lever les bras au ciel. (p. 89)

[3] C'est moi qui souligne en italique les citations argumentatives de ce paragraphe afin de renforcer des propos saillants.

4. À la différence des Autres

Janet Paterson parle de la perception de l'altérité dans ces termes-ci: « Pour que la différence inhérente à l'altérité soit significative, elle implique la présence d'un groupe de référence dont se démarque l'Autre » (2004, 31). La spécialiste poursuit en raffinant ses propos ainsi:

> Opératoire au niveau de l'espace, l'altérité se construit également par la description des traits physiques, vestimentaires, langagiers et onomastiques du personnage de l'Autre. Ces traits se démarquent naturellement de ceux du groupe de référence. La distinction peut être maximale ou minimale, ce qui importe c'est qu'il y ait une différence qui servira comme un des critères visibles de l'altérité du personnage (Paterson 2004, 27).

La lentille de l'enfant se focalise sur l'école, ses copines et ses collègues comme groupe de référence qui remplace la portée de sa famille dans l'appréhension des codes sociaux de conduite. François Paré qui a mené, voire peaufiné, des analyses très subtiles sur des auteurs minoritaires et la question identitaire de l'écrivain migrant a maintes fois mis en lumière les mécanismes de la fragilité qui « agissent dans toutes les consciences opprimées, chez toutes les communautés frappées d'exclusion, chez tous les individus dépossédés de leur identité. » (Paré 1994, 38).

5. La transfuge de classe – l'être de *l'entre-deux* et son devenir

Dans une analyse comparative sur le devenir des transfuges de classe, Joseph Jurt explique le délitement identitaire, de même que la métamorphose du nouveau sujet s'écrivain(t), suspendu entre deux mondes, en jetant un regard lucide sur un passé assumé et un futur de chrysalide, ainsi que les rapports inter- et transgénérationnel dans une grille sinon psychanalytique au moins à portée de psychothérapie dynamique et étaie ses propos par les ressentis d'Annie Ernaux dans « Raisons d'écrire »:

> Le « transfuge de classe » se trouve dans un « entre-deux », ce qui peut provoquer des conflits d'identité. Par son « ascension » sociale il peut se sentir infidèle à son milieu d'origine ce qui suscite un sentiment de culpabilité. Parce que l'origine sociale laisse des traces, le transfuge peut en éprouver une honte (sociale).
>
> Et rien ne me rendrait plus heureux que d'avoir réussi à faire que certains de mes lecteurs ou lectrices reconnaissent leurs expériences, leurs difficultés, leurs interrogations, leurs souffrances, etc., dans les miennes et qu'ils tirent de cette identification réaliste, qui est tout à fait à l'opposée d'une projection exaltée, des moyens de faire et de vivre un tout petit peu mieux ce qu'ils vivent et ce qu'ils font[4]. *(PDF)*

Caroline Dawson est une « refoulée sociale » dans le sens d'Annie Ernaux expliquée ci-dessus, mais à la différence de l'autrice nobéliste, elle est encouragée par la famille à faire des études, la famille lui offrant le meilleur de leurs possibilités financières, au prix de leurs vacances, du renoncement de soi.

[4] *L'expérience de transfuge de classe chez Pierre Bourdieu, Annie Ernaux, Didier Eribon*, disponible sur: https://www.researchgate.net/publication/348364682_L%27experience_de_transfuge_de_classe_chez_Pierre_Bourdieu_Annie_Ernaux_Didier_Eribon, consulté le 17 février 2026.

Acclimatation difficile aux deux grands stéréotypes, le climat et l'espace, à l'atmosphère glaciale de la classe d'accueil de la première institutrice, Mme Thérèse (le goût-souvenir des céréales mielleux comme récompense pour avoir appris par cœur des mots en français – méthodes peu modernes s'il m'est permis de remarquer toujours « en passant », ce réflexe conditionné pavlovien, apprentissage par imitation, perdurera malheureusement, l'hiver montréalais rude au sens propre, à la misère des rues d'Hachelaga, un autre espace sensible donne envie à l'enfant de vivre *autrement*. À l'école multiculturelle (dix-sept enfants de toutes les couleurs - « La surprise dans la boîte de céréales », un véritable *trigger* pour les enfants déracinés, p. 49), la tolérance est synonyme de l'ignorance.

Le chapitre « Savez-vous planter les choux? » est particulièrement révélateur de la mentalité du transfuge de classe qui, même plus aisé », devenu propriétaire, ne renonce aux habitudes originelles, comme aménager un jardin potager: c'est le chou-loisirs, le chou-souvenir, qui a le goût de l'amertume et de la trahison (p. 153) – « ravaler sa fierté pour subir lentement la vengeance de sa classe sociale tapie pas trop loin, au fond de son estomac. » (p. 153, fin et chute du chapitre). La violence symbolique de l'appellation « Madame Brossard de Brossard » est dépassée par la jeune étudiante en sociologie, ensuite enseignante de cégep. Mais élève au cégep d'abord, Caroline est déjà intégrée:

> J'avais appris la langue, je disais oui, je disais merci, je sacrais avec parcimonie et au bon moment. Je ne demandais jamais rien, je travaillais d'arrache-pied à l'école comme mes parents faisaient à laver les toilettes. Si parfaite que je n'avais pas d'accent, pas de dettes, pas de fardeau, pas de récriminations. Je ne refusais rien. Un emploi, un ami, une invitation, un conseil, une consigne, une directive, un commentaire méprisant, une injure, deux millions d'humiliations. Je ne laissais jamais deviner la confusion anxieuse, la haine sous les sourires, l'insécurité qui enveloppe les nuits. Je me confondais dans la masse, j'avais les mêmes valeurs, les mêmes vêtements, les mêmes références et je faisais semblant d'avoir la même histoire. Elève exemplaire, hautes aspirations, tenue irréprochable, vocabulaire riche, sens du collectif. À force d'avoir l'appartenance comme seule obsession, j'étais devenue une immigrante exemplaire. Un esti de modèle d'intégration. (p. 175)

Un moment charnière dans la vie de la pré-adolescente Caroline est la découverte de Ducharme et de son livre qui la fondera comme écrivaine**,** *L'Avalée des avalés*: identification avec Bérénice, la littérature comme jeux de mots et projet de vie (puisque, elle le note en passant: « L'orthographe et la grammaire du français étaient mon terrain de jeu », p. 114), renforce son désir d'écrire un jour son histoire à elle. Elle évoque maintes fois des épisodes avec ses copines, (sorties de gang), ses pratiques sociales (vacances exotiques), sujets accrocheurs pour parler de son appartenance, une *gringa*, « une Latina » (p. 121), de ses crises de jeune femme à la recherche de l'identité floue des adolescentes. Le mot « avaler » est récurrent, Caroline avale tout, « codes culturels, sociaux, artistiques et mêmes culinaires) (p. 137) des gens inconnus chez qui ses parents font des travaux subalternes (« clients de marde » qui laissent des notes passives-agressives pour souligner leur supériorité, p. 139). Comme tout écrivain féru de livres, elle évoque la bibliothèque-cathédrale de la rue Ontario, palais de rêves fantasmés, source de ravitaillement après le modeste *Québec Loisirs* de sa mère dont « les rêves avortés » se nourrissaient de la petite littérature (pp. 148-149), tandis que pour Caroline, « La langue de domination de [sa] mère étaient devenue [son] terrain de jeu. » (p. 150)

Le sens du titre se révèle dans le chapitre « Y est midi moins quart et la femme de ménage est dans l'corridor pour briser les mirages », qui finit par la colère de l'écrivaine se rappelant

l'image de sa mère agenouillée au sens propre et figuré, humiliée (p. 140), son rire nerveux qui cachait sa détresse. Plus loin, elle reprend le propos et parle aussi de la force des larmes de sa mère dans un fragment sensible sinon déchirant: « [les larmes] qui apparaissaient dans l'isolement, la retenue, l'étouffement, l'indifférence, la perte d'identité, la honte d'être soi, invisible dans le décor d'un monde qui crie sa joie d'exister » (p. 158). Par ailleurs, pour qu'une acculturation réussisse, l'immigré doit décrypter les signes environnants québécois, accepter sa différence par rapport aux autres, québécois de souche ou exilés comme lui, et endurer sa précarité d'homme invisible.

À vingt ans « le tour est joué: l'étudiante en sociologie est féministe, active socialement, et empathique dans la compréhension de l'universalité de la misère (p. 182), suit la maternité qui l'épanouit, un second exil en Suède (pays qui est appréhendé comme un « palais de glace » ou une « cloche de verre », p. 186), temporaire, taré (ne pas pouvoir « Être de nouveau Autre », *loc. cit*.), et le retour à Montréal et l'enracinement dans cette terre devenue sienne.

Conclusion

Le livre qui a fait l'objet de notre étude ponctuelle s'inscrit dans la littérature testimoniale, factuelle, du vécu, de l'authentique, certes, non sans une certaine transfiguration du réel. C'est un livre de la double appartenance immuable où le poids de la langue, de l'espagnol maternel et du français d'adoption a joué dur. Le prix à payer a été le deuil de la langue maternelle, la langue lui a fui (au risque de me répéter, je rappelle que l'autrice l'a affirmé ouvertement dans le chapitre « Je connais mon alphabet », pp.188-189). La *différence* a été non seulement acceptée mais affirmée ouvertement, célébrée. Dans ce sens Caroline Dawson se range dans le sillage des auteurs comme Kim Thuy et Danny Laferrière qui ont connu, eux aussi, les affres de l'intégration et l'ont écrit sur diverses tonalités. Chez Caroline Dawson il n'y a pas de culpabilité, de sentiment de trahison, propre pour les transfuges de classe (Jurt 2001, 3), il n'y a pas d'introspection non plus. L'autrice souhaite simplement se frayer une *voix*.

On s'éloigne à présent des acceptions et des plaidoyers de l'an 2000 concernant l'Autre, des idées qui étaient un peu naïves même au niveau conceptuel des écrits académiques et tombaient par des biais subjectifs dans l'« angélisme ». Des approches telles que « l'autre est une fenêtre vers l'altérité et l'hybridité » sont usées et obsolètes, l'interculturel et le multiculturel sociétal perdure dans la promotion d'une invitation à la réflexion sur l'ipséité, ils pourraient être sous l'angle sociologique et littéraire être utilisé comme « instruments » de *screening* identitaire issu de l'expérience empirique, donc éminemment subjective. Dans ce sens, le livre de Caroline Dawson livre donne un enseignement révélateur par sa simplicité: accepter les différences comme une source d'épanouissement est un signe d'assagissement, cognitivement, socialement, intellectuellement parlant, ainsi qu'une leçon de sérénité: affirmer la possibilité d'aimer et de lutter sans ne plus avoir fuir donne du sens, un sens, le sens de la vie.

Bibliographie

Bouhadid, Nadia. 2025. « Cartographies de la résistance: effacement, mémoire et écriture-territoire au cœur de l'exil dans *Là où je me terre* de Caroline Dawson ». *HYBRIDA* 11: 191–214. https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.11.31783.

Derrida, Jacques. 1967. *L'écriture et la différence*. Paris: Seuil.

Ernaux, Annie. 2005. « Raisons d'écrire ». Dans *Le symbolique et le social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, textes réunis et présentés par Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin, 343. Liège: Éditions de l'Université de Liège.

Jurt, Joseph. 2001. « L'expérience de transfuge de classe chez Pierre Bourdieu, Annie Ernaux et Didier Eribon ». https://www.researchgate.net/profile/Jurt-Joseph/publication/348364682.

Paré, François. 1994. *Théories de la fragilité*. Ottawa: Le Nordir.

Paterson, Janet M. 2004. *Figures de l'Autre dans le roman québécois*. Québec: Nota bene.

Simon, Sherry. 1984. « Écrire la différence. La perspective minoritaire ». *Recherches sociographiques* 25 (3): 457–465.

—. 1985. « Présentation: Des différences ». *Vice versa* 2 (3): 9–10.